

LA FRANCE A LOURDES

DE L'ACTION SOCIALE

Il y a quatre ans, sous l'inspiration de la franc-maçonnerie, un journaliste impie de France provoquait une consultation de médecins sur ce qu'il appelait "la nécessité" de fermer le sanctuaire de Lourdes.

D'après cet énergumène, les pèlerins de Lourdes étaient un "anachronisme" dans ce siècle d'inventious et de progrès, et il "importait pour la santé publique" qu'on interdît l'entrée de Lourdes aux malades.

Près de trois mille médecins, chrétiens et incroyants, répondirent à cette consultation, mais "ce fut pour réclamer, en une magnifique protestation, au nom de la conscience libre, dit la Croix de Paris, le droit de ceux qui souffrent dans leur être moral ou physique, à aller chercher la guérison, la consolation, l'espérance ou la résignation là où il croient devoir la trouver" et là où ils la trouvent réelle ment.

Et cette enquête maçonnique, provoquée dans le seul but de ruiner le pèlerinage de Lourdes, tourna à la confusion de son inspirateur et à la glorification de Marie Immaculée.

Cette année, le pèlerinage national de France, qui s'est trouvé à Lourdes du 18 au 24 août, a été plus grandiose que jamais.

Vingt-huit trains ont transporté à Lourdes de tous les points de la France, des milliers de pèlerins, dont 1,010 Malades. Seul, Paris a envoyé, cet été, au sanctuaire des Pyrénées 353 malades.

Le départ du "train blanc", comme on appelle celui qui transporte les malades parisiens, a été extrêmement émouvant.

"L'on voit avec une profonde émotion, raconte l'Univers, passer étendues des fillettes blanches comme la cire, les mains jointes, des hommes qui ne tiennent plus à la vie que par la douleur; d'autres semblent déjà porter sur le visage la masque de la mort. Cependant dans tous ces yeux pleins de souffrances, une suprême et ardente espérance en la Vierge Marie se lit encore.

"Avengles, boiteux, cancéreux, rachitiques, tout passe. Les médecins ont condamné les uns, désespèrent des autres. Mais l'Eglise leur coud sur la poitrine une petite croix d'étoffe, les transporte vers une piscine, et les ramènera soulagés, consolés ou guéris.

"Peu à peu ils sont placés dans la longue suite des wagons, mis chacun sous l'invocation d'un Saint. Les petites Soeurs de l'Assomption s'installent auprès des malades, et chaque compartiment devient une sorte d'hôpital roulant.

Et c'est accompagné du chant impressionnant de l'Ave Maris Stella, que le "train blanc" s'ébranle lentement, emportant dans ses flancs vers le sanctuaire miraculeux de la Consolatrice des affligés tout ce que la souffrance humaine compte de plus poignant et de plus désespéré.

A l'arrivée des pèlerins, à Lourdes, c'est le spectacle sublime de la charité de ces catholiques admirables qui se font brancardiers, par pur amour de Dieu et de la Mère Immaculée. Ils s'en vont à travers les rues de la cité bénie, ces courageux brancardiers, "dans le brouhaha des piétons qui débordent sur la chaussée et des véhicules de toute sorte qui l'encombrent. Ils s'en vont, scendant leur pas qu'alourdissent leur cher fardeau, par la rôtisserie, à haute voix, du chapelet à l'intention des pauvres malades, dont ils sont devenus les serviteurs volontaires; ils s'en vont, poussant ou traînant leur "clients" couchés sur un grabat dans une voiturette, étendus sur une civière, ou les portant simplement serrés dans leur bras, avec toute la délicatesse qu'y pourrait mettre le père, le frère ou le fils le plus respectueux et le plus aimant."

La journée du dimanche est toujours la plus émouvante du pèlerinage national: elle est consacrée à la grande procession du Saint Sacrement. Près de 30,000 personnes sont là cette année massées sur l'esplanade; 1100 malades sont rangés, qui dans leurs voiturettes qui dans leurs brancards, sur le parcours de l'immense procession.

Quarante médecins suivent le dais. Soujain, Mgr Dubois, archevêque de Bourges, quitte le cortège et d'une voix pénétrante, qui va remuer tous les coeurs, lance vers l'Ostensoir, porté par Mgr Guilibert, évêque de Fréjus, ces supplications poignantes, inspirées de l'Evangile:

"Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous! Seigneur, celui que vous aimez est malade! Seigneur, nous croyons, mais augmentez notre foi! Seigneur, faites que je voie! Seigneur, faites que je marche! Hosanna au fils de David! Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri!

Et ces supplications, admirables de foi et d'espérance, sont répétées à l'infini par l'immense foule, et l'on a alors le spectacle de la France catholique tout entière criant vers Dieu sa foi, qui ne meurt pas.

La Sainte Vierge ne laisse jamais de si grandiose manifestations de foi sans récompense, et cet année encore, plusieurs miracles sont venus illustrer la puissance de Marie et consoler les catholiques de France.

Raymond Buffnoir, âgé de 17 ans, pensionnaire à l'asile de Villepiute, sauffrait des suites d'une paralysie infantile, avec pied bot raccourci de 10 à 15 centimètres. Elle marchait qu'à l'aide de béquilles depuis six mois. Après avoir ressenti comme une secousse, pendant qu'on la plongeait dans la piscine, elle est complètement guéri au passage du Saint Sacrement et se met à marcher.

Mlle Caroline-Marie Ravereau, 33 ans, employée des postes, présentait, à son arrivée à Lourdes, trois catégories de symptômes: 1° luxation congénitale de la hanche droite; 2° accidents névropathiques provoqués par une décharge électrique; 3° mal de Pott cervical. Plongée dans la piscine, elle en sort guérie, en s'écriant: "Je me sens très bien; oh que je suis heureuse!" Un médecin, présent, le Dr Sablé, "l'examine et déclare que les troubles fonctionnels ont complètement disparu", et un médecin, le Dr Desplats, s'écrie: "C'est un cas superbe et une belle guérison."

Tels sont les deux plus remarquables des dix miracles, qui se sont produits au pèlerinage national français de 1911.

La patrie de nos ancêtres est donc encore la terre de Marie, et Lourdes, le paratonnerre de la France.

LES FEUX DE FORETS

Les feux de forêts continuent de faire rage dans Terreneuve. Les manufactures de pulpe et de papier de Reid sont en danger imminent d'être détruites par le feu. Les flammes, attisées par un fort vent de sud ouest, ravageait hier la rive sud de la rivière des Exploits à peu de distance des manufactures où voulaient déjà des étincelles.

Des hommes font un travail immense, depuis dimanche surtout, pour combattre les progrès de l'incendie. Proches de la rivière, comme l'on est, l'eau ne manquera pas.

D'autres hommes travaillent ferme, aussi, pour empêcher le feu, qui entoure la ville, de pénétrer à l'intérieur.

Depuis samedi le feu a détruit, sur une longueur de 12 milles, forêts, maisons, etc.

Cet été la pluie est exceptionnellement rare, de sorte que les cours d'eau sont pratiquement à sec. La compagnie qui fournit l'électricité, si la pression vient à lui manquer, va cesser de fournir la lumière électrique.

LES IDEES DE M. EMILE FAGUET

Le plus éminent des académiciens parle du devoir de l'écrivain, du théâtre, des femmes, de l'aviation.

M. Emile Faguet aime la méthode. Je dis: —Maitre, j'ai un questionnaire. —Lisez-le, répond-il. L'ordre dans les idées est une forte vertu.

—Vers quel but doit tendre un écrivain, quand il a parcouru la moitié de sa carrière, s'il veut rester en exemple parmi les hommes? —Réaliser dans son âge mûr le rêve de sa jeunesse, répond mon hôte sans hésiter. A vingt ans on porte ses sujets en soi: philosophie, théâtre, poésie, porte fruit. Plus tard, le germe fleurit, porte fruit. Quand il y a une brusque déviation dans l'oeuvre, c'est un homme qui vieillit, c'est que ses rêves de jeunesse étaient creux. L'idéal, c'est de suivre la ligne continue que Goethe appelait "le style de la vie".

—Que sera l'Académie dans cent ans? Que deviendra-t-elle si l'on en juge par les apparences de modernisme auquel elle fait, semble-t-il, meilleur accueil? —L'Académie? Elle n'existera plus. La démocratie ne supportera plus longtemps une élite intellectuelle. Votre question tombe. Nous avons tous cette idée que nous sommes les derniers académiciens: nous sommes antipathiques au temps présent. Nous disparaîtrons comme disparut le Concours général des collèges et lycées de Paris, parce qu'il était offensant pour la médiocrité. Quant au dictionnaire, en est-il tant besoin? Une convention veut que la décision académique fixe le français. Mais la langue se régit toute seule. En Allemagne, point d'académie. Les puristes s'en tiennent aux tournaux goethéliens: les autres innovent.

Le maitre fit un geste indulgent. —Voulez-vous me dire si les votes ont évolué notre théâtre contemporain sont à votre gré, et, sinon, la direction que vous lui souhaitez? —Excellent, notre théâtre, quant aux talents et aux tendances réalistes que je estime. Mais réalisme restreint et exclusif que je condamne. On n'aime à peindre que les mauvaises moeurs. On néglige les bonnes. Le public n'en veut point. Le romantisme public n'a que la sottise sentimentale tout ce qu'il invente, enfin, est mort; j'en suis ravi. Mais je m'attriste d'un réalisme trop spécial qui met en scène seulement le plus mauvais aspect de notre société.

—Maitre, parlons des femmes. Que pensez-vous du nombre toujours croissant des lettrées? Leurs oeuvres compteront-elles dans la production actuelle, après cinquante ans de recul? —J'ai prédit, il y a dix ans, le mouvement littéraire féminin, et qu'un jour les femmes seraient seules à faire du roman et de la poésie. Aux hommes, resteront la littérature scientifique, historique et le romanque d'observation très patiente. Les femmes n'ont pas le don du théâtre. Cela exige une tension d'efforts et un esprit de mécanisme qui ne leur va pas. Il y a là du "fabricateur d'engins": elles y échouent. Quatre femmes écrivains de 1911 seront connues de la postérité. Moi, je les connais déjà. Elles ont un talent, sinon supérieur, au moins très distingué, ce talent qui oblige l'historien littéraire à inscrire le nom, avec quelques citations. Je vois, d'autre part, une douzaine d'hommes de ce commencement de siècle que le même historien retiendra. Belle proportion pour la femme. Sa prétendue infériorité n'existe pas. On me disait ce matin: "Ce n'est point dans un pays où est né Jeanne d'Arc qu'il peut être question d'infériorité du sexe féminin." Des Grecs jusqu'à nous, les femmes ont été nos égales intellectuelles toutes les fois qu'elles n'ont pas été comprimées.

—Y a-t-il en dans les lettres françaises, y existe-t-il encore, un mauvais penchant, un courant pernicieux tel que vous vous en soyez sérieusement alarmé, que vous y ayez vu un danger grave? —Oui, c'est le goût du vice au théâtre, un goût qui n'existait pas chez nos grands-pères. C'est très important: cela dénote une absence de pudeur. Le roman se lit solitairement, dans la chambre. Le théâtre, il y a encore vingt ans, tenait compte de la décence publique. Ce sentiment a disparu. Le public au théâtre admet et désire le vice. Ce n'est pas terrible encore: cette clientèle restant restreinte relativement à la population totale. Mais il y a pourtant lieu de s'inquiéter: le flot monte.

—Par contre, maitre, dites-moi ce que vous a été du plus haut réconfort en votre temps. —L'aviation! L'aviation! M. Faguet a répété ce mot dans un enthousiasme soudain. —C'est la marque renaissante de notre vieille énergie française. J'ai passé l'année dernière à peu près dans mon lit. Dornic est venu me demander un article sur les difficultés de l'année: "Où, ai-je répondu, mais je dirai que c'est celle qui m'a le plus réconforté depuis 1870, à cause "des oiseaux humains." Le courage de ces braves garçons, qui ont presque toutes les chances de tomber et qui s'élèvent encore et toujours, c'est, mon ami, la plus belle certitude que nous ayons de n'être pas aussi bas qu'on l'assure.

L'origine d'un mot. On parle beaucoup d'Agadir, ce petit port marocain devant lequel le "Panther" allemand a causé tant d'émoi. Les philologues et étymologistes profitent de l'incident pour exercer leur sagacité. Ils viennent de découvrir que Cadix et Agadir ont les mêmes racines. Les Grecs disaient Gadeira, les Latins Gades, les Arabes Gadiis, les Espagnols prononcent Cadix et les Français Cadix. Les Marocains ont ajouté un A et appelé Agadir le Cadix de chez eux. Au reste, le Cadix d'Espagne s'appelait primitivement Agadir. Plin l'ancien en fait foi, en même temps qu'il donne la signification du mot en langue arabe.

LES REPUBLICAINS PORTUGAIS

La situation politique prend un caractère grave au Portugal. Voilà le parti républicain entièrement divisé. Il y a le parti républicain proprement dit et le parti conservation. Le premier est est sous la conduite de l'hon. Ministre de la Justice, Alphonse Costa; le second est dirigé par l'hon. Antonio Almeida, Ministre de l'Intérieur. Le Président de la nouvelle république consacre toute son énergie à faire entrer les deux partis dans une même communauté de sentiments, mais il y a peu à espérer qu'il réussisse.

Après la formation d'un nouveau ministère il y aura ajournement du Parlement; mais à la réouverture il pourrait y avoir de chaudes discussions parmi les députés.

Un des premiers actes du nouveau ministère sera le remaniement de la loi de Séparation.

Les grèves qui viennent de commencer et qui se développent déjà avec rapidité, produisent un malaise général dans le pays. On s'est permis des actes de violence.

Les militaires gardent les bureaux publics et font la patrouille dans les rues.

LA COLOMBE DU PAPE

La maladie du Pape Pie X a rappelé une anecdote touchante qui circulait à Rome lors de la maladie de son prédécesseur, Léon XIII.

On sait que le vieux Pontife, semblable aux saints qui vivaient au désert, aimait et nourrissait un peuple familier de biches et de colombes.

Tous les jours, à la même heure, une colombe venait comme jadis vers l'arche d'alliance, vers la fontaine ouverte de la chambre pontificale, et Léon XIII, suspendant, un instant, les destinées chrétiennes, de cette main qui bénit et qui tient les clefs, émettait un peu de pain.

Le premier jour de la maladie, la colombe, à l'heure accoutumée, trouva la fenêtre fermée. Elle battit de l'aile et gratta du bec, jusqu'à ce que le Pape l'aperçut.

Il ordonna alors à Pio Centra qui se trouvait à ses côtés, d'ouvrir la croisée et de quêrir un peu de pain.

Mais en vain la main du camérier tendit-elle cérémonieuse à l'oiseau le repas quotidien, la colombe vola d'un trait vers le lit du Saint-Père.

Le vieillard allongea la main et longtemps, le regard perdu dans les perspectives où tout paraît à son prix, il cessera le bestiole fidèle.

CURIEUSE EXPERIENCE AU DANEMARK

A Copenhague, la Société de l'assistance aux imbéciles pathologiques va procéder à une curieuse expérience.

Elle a acheté l'île de Livoe, située dans le fjord de Lim, et va y construire un asile pour les hommes faibles d'esprit animés de penchants nuisibles à la société ou atteints de la manie du vagabondage, et en général pour les malades de l'esprit qu'on doit aujourd'hui enfermer pour des raisons de sécurité publique et qui devraient en réalité bénéficier d'une grande liberté de mouvement.

Dans l'île de Livoe, les malades jouiront d'une existence plus libre et plus naturelle, et ceux atteints de la manie du vagabondage pourront s'y adonner plus librement, car ils disposeront des trois cent cinquante hectares de superficie de l'île et ils ne pourront pas en sortir. Bien entendu on fournira aux internes l'occasion de travailler et ils pourront se livrer à des occupations aux champs et dans la forêt, dans une tuerie ou une tourbière.

On attend d'heureux résultats de cette curieuse expérience.

LE LATIN ET LES ETUDES

Voici comment M. Marcel Prévost, un membre de l'Académie Française, explique la défaite du latin dans le programme des études en France, et prophétise sa prochaine restauration.

Il y eut, je crois bien, deux causes principales à la défaite des latins. La première fut l'influence de la culture allemande. On commença à s'en affranchir, non seulement en France, mais en Europe: le nombre de étudiants étrangers décroît à l'Université de Berlin, tandis qu'il ne cesse de croître à l'Université de Paris. Mais la culture allemande fut un

moment triomphant, même chez nous: la culture allemande, avec toutes ses méthodes. On nous rebattit les oreilles des "écoles réelles" d'outre-Rhin, et des merveilleux enseignements qui s'y dispensaient. Pour limiter nos voisins, le latin était un obstacle; on bousculait le latin et on mit, en sa place, de la science et des langues vivantes.

Peut-être le latin eût-il mieux résisté, et se fût-il gardé un refuge, à côté des études nouvelles, s'il n'avait été à ce point encombrant; mais convenons — et ce fut la deuxième cause de sa défaite — qu'il était extrêmement. On avait la sensation de ne faire, en classe, que du latin, entre huit et dix-huit ans. Fâcheux excès, qui motiva la réaction. Est-ce donc qu'il fallait tant de temps pour l'enseigner? Non pas. C'est seulement qu'il était mal enseigné. L'élève d'intelligence moyenne peut parfaitement apprendre le latin en trois ou quatre ans: car il n'est pas de langue qui ne s'apprenne en trois ou quatre ans, vocabulaire et syntaxe. L'élève était simplement rembarqué ce qu'on fait aujourd'hui, l'allemand. Racine, à douze ans, sait le latin. Beaucoup d'autres le surent au même âge, qui n'écrivent point "Père" par la suite... Même au temps où je faisais mes classes secondaires, chez les Jésuites de Bordeaux, le latin demeurait encore qu'à un moindre degré, la langue scolaire. Les bulletins de récompense et vingt autres documents d'organisation intérieure étaient rédigés en latin: on parlait latin dans certains cours. Et, sans doute, le professeur qui criait du haut de sa chaire: "Teneatis vos bene!", ne faisait point concurrence à Cicéron; mais il continuait à habituer nos oreilles aux sonorités et aux inflexions grammaticales de la langue latine.

Aujourd'hui, on commence à s'accorder sur la nécessité de restaurer les études classiques: beaucoup y travaillent; et l'on peut préte aux programmes de 1902 qu'ils n'ont plus longtemps à vivre. Toutefois, il serait puéril d'imaginer qu'on pourra tout simplement rembarquer ce qu'on fait depuis neuf ans par ce que l'on faisait jadis, et revenir aux programmes du grand siècle. Si le latin, dans les classes de 1911, réclame autant d'heures qu'on lui en accordait deux cents ou cent ans plus tôt, sa défaite sera certaine: l'histoire, la géographie, les sciences et les langues vivantes se coaliseront pour empêcher de revenir un compagnon si incommode. Le latin ne rentrera dans les études secondaires courantes qu'à la condition d'être enseigné par des méthodes modernes, c'est-à-dire par la conversation et la lecture immédiates, comme une langue vivante. Ceux des professeurs qui protestent là-contre condamnent d'avance à l'échec tout espoir de culture latine renouvelée. Au bout d'un an ou deux de ce régime, l'enfant serait en état d'exercer les auteurs difficiles et de s'exercer aux subtilités de la syntaxe. Après avoir parlé et lu le latin, il l'écrirait. Et, certes, ayant ainsi travaillé trois ou quatre années, il ne serait pas un latiniste émérite, capable de faire sur un texte donné un commentaire philologique: ce qui est superflu. Mais il saurait le latin, dans le sens abstrait du mot. Il serait incorporé à la Patrie latine.

Ainsi se reformerait cette belle cohésion de la culture française imprudemment détruite par un étrange souci d'imiter les Allemands. Notons que, cette fois, on les imita fort mal, et à contre-sens. On imita les apparences de leur enseignement, au lieu d'en appliquer l'esprit. Car, s'il est un enseignement à prétentions historiques, c'est, entre tous, celui de nos voisins de l'Est... Supposons que, sous la langue allemande et pour ainsi dire à fleur de ses mots et de ses tournures, se reconnût la langue d'un peuple antique qui fût, jusqu'à présent, le plus grand de tous les peuples, avec une histoire éblouissante et une magnifique littérature: croyez-vous que cette langue ne fournirait pas le base de toute la culture germanique? Ah! comme on imagine aisément les discours du Kaiser en préconisant l'étude essentielle, avec des idées hardies, des prospectives, des hommages fastueux aux glorieux ancêtres... Eh bien! cette langue vénérable qui relie la nôtre et nous relie à tout ce qui fut civilisé dans le passé, — cette langue véritablement maternelle, nous l'avons, elle nous appartient, et nous la rejetons, comme un inutile ou dangereux héritage!... Quelle aberration! Quelle perte imbecille d'une force!

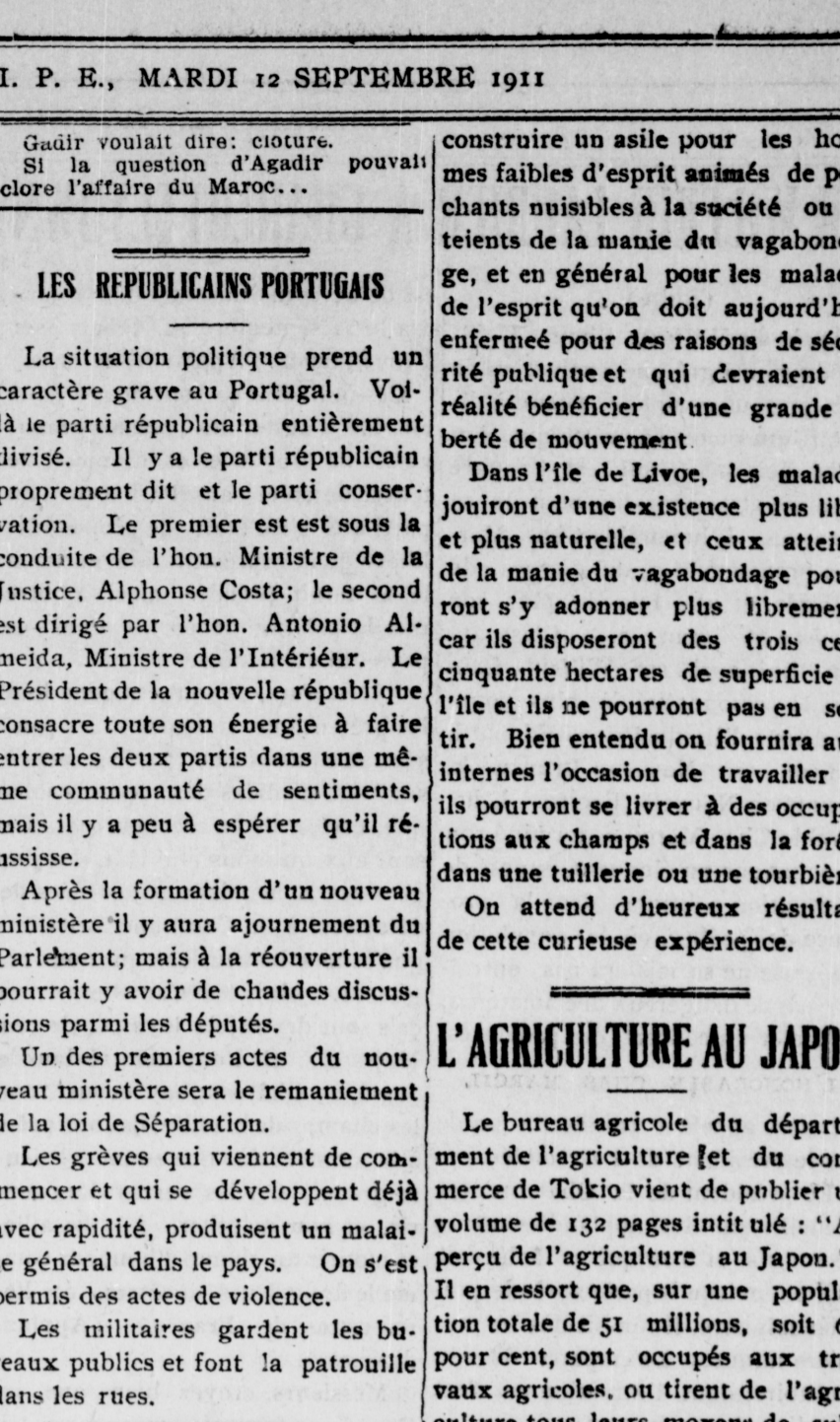
Il faut que le latin reprenne sa place dans la culture ordinaire des Français. Il la reprendra si l'on ose en réformer l'enseignement. Le latin est une langue comme les autres; c'est la façon de l'enseigner qui mérita d'être appelée: morte. Ce qui est immortel doit être enseigné comme ce qui vit.

A la campagne: —Tiens, chère madame, vous n'avez donc plus votre sonnerie d'alarme contre les cambrioleurs? —Mais non, cher ami, imaginez-vous qu'on nous l'a volée la nuit dernière!

J. A. JOHNSTON, M. D., C. M. Médecin—Chirurgien

TIGNISH, ILE DU P

Abonnez-vous à l'Impartial



La Réciprocité donne une chance aux cultivateurs. La protection a rempli le sac du manufacturier, maintenant la Réciprocité remplira le sac du cultivateur—vive la réciprocité.



La Réciprocité donne une chance aux cultivateurs. La protection a rempli le sac du manufacturier, maintenant la Réciprocité remplira le sac du cultivateur—vive la réciprocité.

LA COLOMBE DU PAPE

La maladie du Pape Pie X a rappelé une anecdote touchante qui circulait à Rome lors de la maladie de son prédécesseur, Léon XIII.

On sait que le vieux Pontife, semblable aux saints qui vivaient au désert, aimait et nourrissait un peuple familier de biches et de colombes.

Tous les jours, à la même heure, une colombe venait comme jadis vers l'arche d'alliance, vers la fontaine ouverte de la chambre pontificale, et Léon XIII, suspendant, un instant, les destinées chrétiennes, de cette main qui bénit et qui tient les clefs, émettait un peu de pain.

Le premier jour de la maladie, la colombe, à l'heure accoutumée, trouva la fenêtre fermée. Elle battit de l'aile et gratta du bec, jusqu'à ce que le Pape l'aperçut.

Il ordonna alors à Pio Centra qui se trouvait à ses côtés, d'ouvrir la croisée et de quêrir un peu de pain.

Mais en vain la main du camérier tendit-elle cérémonieuse à l'oiseau le repas quotidien, la colombe vola d'un trait vers le lit du Saint-Père.

Le vieillard allongea la main et longtemps, le regard perdu dans les perspectives où tout paraît à son prix, il cessera le bestiole fidèle.

CURIEUSE EXPERIENCE AU DANEMARK

A Copenhague, la Société de l'assistance aux imbéciles pathologiques va procéder à une curieuse expérience. Elle a acheté l'île de Livoe, située dans le fjord de Lim, et va y construire un asile pour les hommes faibles d'esprit animés de penchants nuisibles à la société ou atteints de la manie du vagabondage, et en général pour les malades de l'esprit qu'on doit aujourd'hui enfermer pour des raisons de sécurité publique et qui devraient en réalité bénéficier d'une grande liberté de mouvement.

Dans l'île de Livoe, les malades jouiront d'une existence plus libre et plus naturelle, et ceux atteints de la manie du vagabondage pourront s'y adonner plus librement, car ils disposeront des trois cent cinquante hectares de superficie de l'île et ils ne pourront pas en sortir. Bien entendu on fournira aux internes l'occasion de travailler et ils pourront se livrer à des occupations aux champs et dans la forêt, dans une tuerie ou une tourbière.

On attend d'heureux résultats de cette curieuse expérience.

L'AGRICULTURE AU JAPON

Le bureau agricole du département de l'agriculture [et du commerce de Tokio vient de publier un volume de 132 pages intitulé: "Aperçu de l'agriculture au Japon."

Il en ressort que, sur une population totale de 51 millions, soit 60 pour cent, sont occupés aux travaux agricoles, ou tirent de l'agriculture tous leurs moyens de subsistance.

Les propriétés sont généralement petites. Le propriétaire de 30 arpents de sol est regardé comme un gros propriétaire, la moyenne des propriétés ne dépassant pas 10 arpents.

Les fermes ont une superficie de 1 à 2 arpents, et cela doit suffire souvent pour l'entretien de toute une famille composée de six membres. Le riz est naturellement le produit principal; les autres viennent, d'après leur importance, dans l'ordre suivant: orge et froment, soie brute, légumes et fruits, fèves, pommes de terre et produits animaux.

Un chapitre intéressant sur l'administration de l'agriculture montre que le gouvernement japonais est plein de zèle lorsqu'il s'agit d'instruire et d'assister les fermiers. Il facilite, au moyen de subventions, les travaux agricoles et la vente des produits.

Des mesures radicales sont prises en vue de prévenir les maladies des animaux et de détruire les fléaux des cultures, toutes une armée d'inspecteurs étant chargée de veiller à ce que les mesures législatives soient observées.

L'agriculture au Japon est en développement continu.

LE LATIN ET LES ETUDES

Voici comment M. Marcel Prévost, un membre de l'Académie Française, explique la défaite du latin dans le programme des études en France, et prophétise sa prochaine restauration.

Il y eut, je crois bien, deux causes principales à la défaite des latins. La première fut l'influence de la culture allemande. On commença à s'en affranchir, non seulement en France, mais en Europe: le nombre de étudiants étrangers décroît à l'Université de Berlin, tandis qu'il ne cesse de croître à l'Université de Paris. Mais la culture allemande fut un

moment triomphant, même chez nous: la culture allemande, avec toutes ses méthodes. On nous rebattit les oreilles des "écoles réelles" d'outre-Rhin, et des merveilleux enseignements qui s'y dispensaient. Pour limiter nos voisins, le latin était un obstacle; on bousculait le latin et on mit, en sa place, de la science et des langues vivantes.

Peut-être le latin eût-il mieux résisté, et se fût-il gardé un refuge, à côté des études nouvelles, s'il n'avait été à ce point encombrant; mais convenons — et ce fut la deuxième cause de sa défaite — qu'il était extrêmement. On avait la sensation de ne faire, en classe, que du latin, entre huit et dix-huit ans. Fâcheux excès, qui motiva la réaction. Est-ce donc qu'il fallait tant de temps pour l'enseigner? Non pas. C'est seulement qu'il était mal enseigné. L'élève d'intelligence moyenne peut parfaitement apprendre le latin en trois ou quatre ans: car il n'est pas de langue qui ne s'apprenne en trois ou quatre ans, vocabulaire et syntaxe. L'élève était simplement rembarqué ce qu'on fait aujourd'hui, l'allemand. Racine, à douze ans, sait le latin. Beaucoup d'autres le surent au même âge, qui n'écrivent point "Père" par la suite... Même au temps où je faisais mes classes secondaires, chez les Jésuites de Bordeaux, le latin demeurait encore qu'à un moindre degré, la langue scolaire. Les bulletins de récompense et vingt autres documents d'organisation intérieure étaient rédigés en latin: on parlait latin dans certains cours. Et, sans doute, le professeur qui criait du haut de sa chaire: "Teneatis vos bene!", ne faisait point concurrence à Cicéron; mais il continuait à habituer nos oreilles aux sonorités et aux inflexions grammaticales de la langue latine.

Aujourd'hui, on commence à s'accorder sur la nécessité de restaurer les études classiques: beaucoup y travaillent; et l'on peut préte aux programmes de 1902 qu'ils n'ont plus longtemps à vivre. Toutefois, il serait puéril d'imaginer qu'on pourra tout simplement rembarquer ce qu'on fait depuis neuf ans par ce que l'on faisait jadis, et revenir aux programmes du grand siècle. Si le latin, dans les classes de 1911, réclame autant d'heures qu'on lui en accordait deux cents ou cent ans plus tôt, sa défaite sera certaine: l'histoire, la géographie, les sciences et les langues vivantes se coaliseront pour empêcher de revenir un compagnon si incommode. Le latin ne rentrera dans les études secondaires courantes qu'à la condition d'être enseigné par des méthodes modernes, c'est-à-dire par la conversation et la lecture immédiates, comme une langue vivante. Ceux des professeurs qui protestent là-contre condamnent d'avance à l'échec tout espoir de culture latine renouvelée. Au bout d'un an ou deux de ce régime, l'enfant serait en état d'exercer les auteurs difficiles et de s'exercer aux subtilités de la syntaxe. Après avoir parlé et lu le latin, il l'écrirait. Et, certes, ayant ainsi travaillé trois ou quatre années, il ne serait pas un latiniste émérite, capable de faire sur un texte donné un commentaire philologique: ce qui est superflu. Mais il saurait le latin, dans le sens abstrait du mot. Il serait incorporé à la Patrie latine.

Ainsi se reformerait cette belle cohésion de la culture française imprudemment détruite par un étrange souci d'imiter les Allemands. Notons que, cette fois, on les imita fort mal, et à contre-sens. On imita les apparences de leur enseignement, au lieu d'en appliquer l'esprit. Car, s'il est un enseignement à prétentions historiques, c'est, entre tous, celui de nos voisins de l'Est... Supposons que, sous la langue allemande et pour ainsi dire à fleur de ses mots et de ses tournures, se reconnût la langue d'un peuple antique qui fût, jusqu'à présent, le plus grand de tous les peuples, avec une histoire éblouissante et une magnifique littérature: croyez-vous que cette langue ne fournirait pas le base de toute la culture germanique? Ah! comme on imagine aisément les discours du Kaiser en préconisant l'étude essentielle, avec des idées hardies, des prospectives, des hommages fastueux aux glorieux ancêtres... Eh bien! cette langue vénérable qui relie la nôtre et nous relie à tout ce qui fut civilisé dans le passé, — cette langue véritablement maternelle, nous l'avons, elle nous appartient, et nous la rejetons, comme un inutile ou dangereux héritage!... Quelle aberration! Quelle perte imbecille d'une force!

Il faut que le latin reprenne sa place dans la culture ordinaire des Français. Il la reprendra si l'on ose en réformer l'enseignement. Le latin est une langue comme les autres; c'est la façon de l'enseigner qui mérita d'être appelée: morte. Ce qui est immortel doit être enseigné comme ce qui vit.

A la campagne: —Tiens, chère madame, vous n'avez donc plus votre sonnerie d'alarme contre les cambrioleurs? —Mais non, cher ami, imaginez-vous qu'on nous l'a volée la nuit dernière!

J. A. JOHNSTON, M. D., C. M. Médecin—Chirurgien

TIGNISH, ILE DU P

Abonnez-vous à l'Impartial